

pouvoir que lui avait délégué le Roi, pour ruiner la colonie, tirer de ses ruines de quoi payer les plus infâmes orgies et s'enrichir, lui et ses amis, de plusieurs millions.

Hélas! dès cette époque reculée, des spéculateurs politiques spéculaient sur notre patrie en détresse!

Eh bien! ce drame émouvant d'une lutte héroïque livrée sur les champs de bataille contre la puissante Angleterre, et dans les affaires intérieures, par toute une population de braves gens et de nobles guerriers contre une coterie de scélérats spéculant sur le coffre public, l'auteur nous le représente en traits admirables.

Que ne donnerait-on pas pour voir agir sous nos yeux toute la population française du Canada de 1740 à 1760?

Or, ce tableau, on le retrouve dans le "Chien d'Or". On y voit vivre nos pères non-seulement dans les jours solennels des grandes batailles et des actions d'éclat, mais dans tous les plus petits incidents de la vie ordinaire.

Ce sont:

Les grandeurs de Versailles transportées dans les salons de Québec et de Montréal, où les femmes canadiennes montrent toutes les qualités du cœur et de l'esprit, tout le brillant, tout l'héroïsme et même les défauts qui les caractérisaient à cette époque;

L'esprit fin, la gaieté, la touchante amabilité, la politesse de haut ton, les manières exquises de la plus belle société du monde;

Les allures chevaleresques, le patriotisme admirable, la grandeur de caractère, l'élévation d'âme, la haute science de nos hommes d'état, de nos missionnaires, de nos découvreurs et de nos guerriers;

Le type de l'habitant canadien, pieux, jovial, franc, brave et loyal, dévoué à la patrie jusqu'à l'héroïsme; le haut caractère, et l'influence de notre clergé qui se montre au premier rang dans toutes les entreprises patriotiques; pardessus tout, l'esprit catholique et le caractère français qui imprégnaient notre population de cette époque!

Les intrigues y sont ourdies avec un grand art. Le drame s'y précipite et s'y dénoue à travers mille péripéties émouvantes.

Et les caractères admirablement rendus de héros et d'héroïnes qui charment par leur piété, la noblesse de leurs sentiments et leur grandeur d'âme. tandis qu'à côté, d'autres types non moins réussis nous montrent le vice, l'astuce, la fourberie, l'intrigue, les crimes sous les couleurs les plus repoussantes:

Tout est là pour faire du "Chien d'Or", l'un des chefs-d'œuvre de la littérature canadienne. Il sera même un événement en France lorsqu'il y sera connu.

"Et cet hommage rendu à notre race, l'a été par un Anglais."

Et ce tableau si touchant de nos mœurs canadiennes, de nos vertus et de "notre foi catholique, c'est à un protestant que nous le devons!"

Il ne manquait plus que deux choses à cet ouvrage: 1. Être traduit en français par une plume à la hauteur du livre et du sujet qu'il traite. M. L. P. Lemay a accompli cette tâche patriotique;

2. Être lu et relu par tous les Canadiens-Français, etc., etc.

CHAPITRE I

LES HOMMES DE L'ANCIEN RÉGIME

I

— "Voir Naples et mourir!"....

C'était là, comte, un fier dicton que nous entendions souvent, quand, nos voiles latines déployées, nous croisions dans les parages de la célèbre baie toute étincelante des feux du Vésuve. Nous étions alors convaincus de la justesse de cette orgueilleuse parole, comte, mais aujourd'hui je dis, moi:

"Voir Québec et vivre à jamais!"

Je contemplerai sans fatigue, pendant toute une éternité, cet adorable panorama. C'est un matin de l'Éden que ce brillant matin du Canada, et l'admirable paysage qui se déroule sous nos yeux, est digne du soleil qui se lève pour l'éclairer.

Ainsi parlait un grand et superbe vieillard, Herr-Peter Kalm, gentilhomme suédois, et l'enthousiasme faisait briller l'azur de ses yeux, resplendir sa figure.

Il s'adressait à Son Excellence le comte de la Galissonnière, gouverneur de la Nouvelle-France qui se trouvait auprès de lui, sur un bastion des remparts de Québec, en l'an de grâce 1748.

Des officiers français et des Canadiens, portant l'uniforme militaire de Louis XV, groupés dans la grande allée pierreuse qui longe les murs, et appuyés sur leurs épées, causaient gaiement ensemble. Ils formaient l'escorte du gouverneur.

Les citoyens de Québec et les habitants des environs, mandés expressément, étaient accourus travailler à la défense de la ville, et La Galissonnière examinait les ouvrages qu'ils avaient faits pendant la nuit.

Quelques dignitaires de l'Eglise, vêtus de la soutane noire, se mêlaient volontiers à la conversation des officiers. Ils accompagnaient le gouverneur, tant pour lui témoigner du respect que pour encourager, par leur présence et leurs paroles, le zèle des travailleurs.

II

La guerre se faisait sans merci alors entre la vieille Angleterre et la vieille France, et la Nouvelle-France et la Nouvelle-Angleterre, et, depuis trois ans, les deux nations rivales épouvantaient, par de cruelles hostilités, cette vaste région de l'Amérique du nord, qui s'étend, dans l'intérieur et au sud-ouest, depuis le Canada jusqu'à la Louisiane (*).

Parmi les Indiens, les uns suivaient les étendards de la France, les autres, les drapeaux de l'Angleterre, et tous trempaient avec bonheur leurs mocassins dans le sang des blancs, et les blancs, à leur tour, devenaient aussi cruels et faisaient une guerre aussi impitoyable que les sauvages eux-mêmes.

Louisbourg avait été rasé par les Anglais; Louisbourg, ce bras cuirassé qui s'étendait hardiment sur l'Atlantique, le boulevard de la Nouvelle-France; et maintenant, l'armée anglaise envahissait l'Acadie et menaçait Québec par terre et par mer.

Une rumeur rapide, la rumeur d'un danger prochain, passa comme un souffle sur la colonie et le vaillant gouverneur, voulant mettre la ville en état de défense, donna aux habitants des ordres qui furent reçus avec enthousiasme. Le peuple accourut pour jeter le défi à l'ennemi.

III

Rolland-Michel Barrin, comte de la Galissonnière, n'était pas moins remarquable par ses connaissances philosophiques, qui le plaçaient au premier rang parmi les savants de l'Académie française, que par son habileté politique et sa sagesse d'homme d'état. Il comprenait bien quels intérêts sérieux se jouaient dans cette guerre; il voyait clairement quelle politique la France devait adopter pour sauver ses magnifiques possessions de l'Amérique du Nord. Mais la cour de Versailles n'aimait pas ses conseils. Elle s'enfonçait rapidement alors dans le borbier de corruption qui infecta les dernières années du règne de Louis XV.

Chez le peuple, qui admire les actions plutôt que les paroles, on honorait et l'on tenait pour un brave et habile amiral, le comte qui avait triomphalement promené sur les mers le drapeau de la France, et l'avait fait respecter par ses plus puissants ennemis, les Anglais et les Hollandais.

La mémorable défaite qu'il fit essuyer à l'amiral Byng, huit ans après les événements que nous racontons ici, et que le malheureux guerrier, condamné par une cour martiale, expia par la mort; cette mémorable défaite, dis-je, fut un triomphe pour la France, mais pour lui une source de chagrins. Il ne put jamais, en effet, se rappeler, sans gémir, le sort cruel et injuste qu'avait fait subir à son loyal adversaire, l'Angleterre, pourtant aussi généreuse et clément, d'ordinaire, qu'elle est brave et respectée.

(*) Le Canada comprend aujourd'hui, à part l'Alaska, tout le continent américain, de l'Atlantique au Pacifique, au nord de la ligne 45e de latitude.

Déjà le gouverneur atteignait la vieillesse. Il était entré dans l'hiver de la vie, hiver qui sème sur notre tête des flocons de neige qui ne fondent jamais; mais il était encore robuste, vermeil et plein d'activité. La nature, dans une heure d'oubli probablement, l'avait fait sans grâces et laid; mais en retour, elle avait mis dans ce corps trop petit et quelque peu difforme, un grand cœur et un charmant esprit. Ses yeux perçants, étincelants d'intelligence et pleins d'amour pour tout ce qui était noble et grand, faisaient oublier, tant ils fascinaient, les défauts qu'une attentive curiosité pouvait découvrir sur sa figure; ses lèvres fines et mobiles laissaient couler cette éloquence facile, qui naît de pensées lucides et de nobles sentiments.

Il devenait grand quand il parlait; il captivait son auditoire par le charme de sa voix et la clarté de sa diction.

Il était tout heureux, ce matin-là, de se voir avec son vieil ami Peter Kalm. L'officier suédois venait lui rendre visite dans la Nouvelle-France. Ils avaient étudié en même temps, à Upsal et à Paris, et s'étaient aimés avec cette cordialité qui ressemble au bon vin et devient de plus en plus généreuse à mesure qu'elle vieillit.

IV

Herr Kalm, ouvrant les bras comme pour saisir et étreindre sur son cœur l'adorable paysage, s'écria dans un nouveau transport:

"Voir Québec et vivre à jamais!"

— Cher Kalm, dit le gouverneur mettant affectueusement la main sur l'épaule de son ami, et se sentant gagné par son enthousiasme, vous êtes encore l'amant de la nature, comme vous l'étiez au temps où nous allions tous deux nous asseoir aux pieds de Linnée, notre illustre jeune maître, pour l'écouter nous dévoiler les mystères des œuvres de Dieu. Nous partageons bien sa reconnaissance, quand il remerciait le Seigneur de ce qu'il lui permettait d'admirer les trésors de sa demeure et les merveilles de la création.

— Ceux qui n'ont pas vu Québec, repartit Kalm, ne peuvent pas comprendre parfaitement le sens de cette parole: le piédestal de Dieu. Cette terre de Québec vaut bien que l'on vive pour elle.

— Non seulement que l'on vive, mais que l'on meure! Et heureux celui qui verse son sang pour elle, avoue-le, Kalm! Voyons, toi qui as parcouru toutes les contrées, ne penses-tu pas qu'elle est digne de son superbe nom de Nouvelle-France?

— Oui, elle en est digne; et je vois ici dans un empire plus vaste que l'empire enlevé par César à Ambriotrix, un rejeton du vieux chêne gaulois qui ombragera le trône de France même, si on le laisse grandir.

— Oui, répliqua le comte, qui s'enflammait aux paroles de son ami, c'est la vieille France transplantée, transfigurée et glorifiée! Sa langue, sa religion et ses lois seront, ici comme là-bas, immortelles, et notre jeune France sera l'orgueil de l'Amérique du Nord comme la mère-patrie est l'orgueil de l'Europe!

Et La Galissonnière, tout transporté, étendit les mains et implora les bénédictions du ciel sur la terre confiée à sa garde.

Le moment était splendide. Le soleil, déployant ses draperies d'or et de pourpre, venait de paraître sur les collines de Lauzon; les légères vapeurs des matins d'été mollement flottantes en se dissipant, et tous les objets, imprégnés d'une fraîche rosée, semblaient s'exalter dans la limpidité de l'air.

A leurs pieds, loin dans son lit profond, le vaste Saint-Laurent était encore à demi voilé d'un léger brouillard d'où s'élançaient par-ci par-là, les mâts d'un navire de la marine royale ou d'un vaisseau marchand, invisibles sur leurs ancres; puis, quand les brumes lentes se déchiraient, on voyait un canot rapide s'avancer dans un rayon de soleil, apportant de la rive sud les premières nouvelles du jour.

Derrière le comte et ses compagnons s'élevait l'Hôtel-Dieu, avec ses murs éclatants de blancheur, et, plus loin, la haute tour de la cathédrale nouvellement réparée, le beffroi des Récollets et les toits de l'ancien collège des Jésuites. Des vieux chênes et des érables ombrageaient l'allée, et, sur leurs branches les oiseaux voltigeaient et chantaient pour rivaliser avec les gais accents de la langue française et